

## Spiritualité et transmission

Jean-François Six

Président du Centre national de la médiation

**I**l y a aujourd'hui – qui pourrait le nier ? – crise globale de la transmission.

Et d'abord de la toute première transmission : celle de la vie. Moins de naissances, plus tardives, hésitations à donner la vie : ceci pour le monde occidental actuel.

Mais perspective à long terme prévue : baisse peu à peu de la natalité à travers le monde entier, baisse si forte que l'humanité risque de ne pas se renouveler ; l'apocalypse redoutée depuis la nuit des temps serait, non pas une explosion de feu, mais une extinction, selon des démographes sérieux.

L'humanité désormais sait qu'elle est mortelle : un virus inopiné peut la détruire comme aussi une arme chimique devenue folle ; mais elle est peut-être surtout en danger à cause d'une sorte de lassitude d'exister et donc d'un refus inconscient de transmettre ; comme chez ces personnes âgées qui ont fait leur temps, disent-elles, en ont trop vu et ne veulent plus vivre. Notre humanité en a-t-elle trop vu ? Si elle se penche aujourd'hui sur son passé comme aucune génération d'êtres humains ne s'est penchée sur le sien, si elle idéalise ce passé et s'attache au moindre patrimoine, si elle se plonge dans des commémorations qui sont souvent davantage des spectacles médiatiques éphémères que des contributions à la création d'un lien social durable, n'est-ce pas pour éviter l'avenir, l'engendrement de l'avenir ?

La crise des générations n'est pas d'abord une crise entre les générations mais une crise que vivent toutes les générations, les jeunes comme les aînés ; ensemble elles regardent l'avenir avec un certain effroi et l'estiment précaire : « L'avenir n'est plus ce qu'il était » écrivait Paul Valéry il y a plus d'un demi-siècle, avant la Seconde Guerre mondiale. « Y aura-t-il un avenir ? » écrirait-il peut-être aujourd'hui.

Pour parler, comme on me l'a demandé, de « la transmission spirituelle », c'est-à-dire de la transmission, aujourd'hui, des idéaux et des valeurs, on ne peut donc faire l'abstraction ni l'économie de cette perspective fondamentale contemporaine qui envisage que l'avenir est désormais, non pas seulement bouché, mais peut-être atteint d'une maladie irrémédiable, et que toute transmission serait, dès lors, condamnée dans l'œuf. Ce qui signifie que pour la génération qui a à transmettre, la première transmission spi-

rituelle consiste à ne pas s'en tenir à des objurgations volontaristes – « on s'en sortira », « il y aura des lendemains qui chanteront », « il faut faire confiance en la vie » – mais à regarder en face cet avenir muré et à opérer tous ensemble une refondation des raisons de vivre. Les jeunes ont, beaucoup plus qu'on ne le croit, une vive acuité du regard ; ils distingueront chez leurs aînés ceux qui croient ou non aux lendemains ; les aînés ne peuvent pas, ne peuvent plus, là-dessus, se payer de mots ; et le clivage n'est pas entre les croyants religieux et les incroyants : des croyants intégristes montrent assez, dans leur fanatisme à ne faire que répéter le passé, qu'ils ne croient pas en l'avenir, tandis que des hommes et des femmes qui se démarquent de toute conviction religieuse montrent dans leurs actes qu'ils ont le désir de créer l'avenir ; le clivage se fait, de plus en plus, entre ceux qui croient à l'avenir et ceux qui n'y croient plus.

On voit que le mode de transmission, pour que celle-ci ait lieu, ne peut plus être de l'ordre de la seule spiritualité du transmetteur qui cherche, de manière missionnaire ou prosélyte, à enfoncer ses convictions dans la tête du récepteur ; à la limite, ce mode ne peut plus produire que des zombies et non pas des vivants. La séduction, à laquelle incitent par exemple les médias et leur volonté d'audience, est, comme le volontarisme, un mode de transmission sans avenir : le récepteur zappe d'une séduction à l'autre et ne garde aucune d'elles ; rien ne passe ou ne se passe vraiment.

Mais alors, quel mode de transmission ? Il requiert du transmetteur une vraie compétence, de l'honnêteté et de l'humilité. Lorsque, par exemple, Alain Jaubert, dans l'émission Palettes, veut nous transmettre un tableau de Rembrandt ou de Van Gogh, il le fait avec un soin extrême, il n'étale pas sa science, il ne fait pas passer un message, il se met de notre côté, il présente et suggère, rend le tableau intelligible et plus mystérieux encore, nous rend intelligents et en même temps nous fait saisir qu'on n'aura jamais fini de mieux comprendre. Le transmetteur échoue s'il pense posséder une vérité à transmettre et s'il estime, par là, que cette vérité doit passer de gré ou de force dans l'esprit d'autrui. Il réussit s'il est convaincu que la valeur ou l'idéal à transmettre le dépasse infiniment, qu'elle a été reçue par lui comme un dépôt ; il réussit s'il agit de telle sorte que celui à qui il le transmet pourra le faire véri-



tablement et enrichir à son tour ce dépôt pour lui-même et les générations qui le suivront ; « Pour apprendre le latin à John, il faut connaître John » disent les bons éducateurs ; pour transmettre un bien spirituel à John, il faut connaître John, respecter son identité et sa façon d'entendre mais aussi ne pas penser que l'on connaît tout le latin.

Le contenu de la transmission spirituelle aujourd'hui, on a vu qu'il demandait, de façon nécessaire, une certaine foi en l'avenir. Mais cette foi – ou cette espérance, comme on voudra – ne peut pas être du pur angélisme idéaliste : elle doit s'appuyer sur un travail de discernement positif sur la réalité actuelle, travail qui permet un accouchement de l'avenir. Dans le livre collectif *Les révolutions invisibles* (Calmann-Lévy, 1998), Irène Théry réagit face aux idées qui mettent en exergue une « poussée individualiste » comme cause de l'éclatement de la famille et montre que « ces idées ne résistent pas aux faits. La famille a profondément changé, mais elle demeure. La loi n'a pas disparu. Plus encore : de nouvelles valeurs ont émergé, qui semblent donner au lien familial un prix qu'il n'avait pas dans le passé. Les nouvelles générations plébiscitent plutôt cette famille dont on les prétend victimes. » L'ensemble des auteurs de ce livre manifeste, avec rigueur d'analyse, que notre société, que beaucoup estiment bloquée, ne cesse de chercher, de se réformer, de trouver des issues, qu'une réinvention est là, à l'œuvre ; ils donnent de multiples exemples de reconstruction de systèmes d'appartenance, de recomposition de formes de liens. Il apparaît nécessaire, pour que la transmission spirituelle s'accomplisse, que soient ainsi montrées les mille révolutions silencieuses qui existent et que le regard puisse, dès lors, se transformer. C'est là, non pas une méthode d'optimisme obligé, mais un respect du réel.

Si la transmission spirituelle demande, pour se réaliser, que l'on s'appuie sur les transformations positives qui travaillent silencieusement la société au plus profond d'elle-même, elle demande, en même temps, qu'on ose regarder en face les pulsions de mort, très silencieuses elles aussi, qui sont à l'œuvre.

La transmission, en effet, est fragile. Les athlètes qui participent à un relais savent bien qu'il ne s'agit pas seulement de mener une course rapide : l'essentiel est de bien passer ce qu'on appelle « le témoin ». Une « passation » est toujours délicate ; des forces d'inertie, des manques de vigilance sont là, prêts à la faire échouer. On a beaucoup parlé du roman de Michel Houellebecq *Les particules élémentaires* ; l'un des deux personnages du roman, Bruno, évoque un auteur d'une autre génération ; il a été frappé par l'extraordinaire justesse des prédictions faites par Aldous Huxley dans *Le meilleur des mondes*. « Quand on pense que ce livre a été écrit en 1932, c'est hallucinant. Depuis la société occidentale a constamment tenté de se rapprocher de ce mo-

dèle. Contrôle de plus en plus précis de la procréation (...). Disparition par conséquent des rapports familiaux, de la notion de paternité et de filiation. Élimination, grâce aux progrès pharmaceutiques, de la distinction entre les âges de la vie ». Houellebecq, à la suite de Huxley, nous avertit qu'il y a en nous tous une recherche inconsciente de ce meilleur des mondes-là : « Sur tous les points, contrôle génétique, liberté sexuelle, lutte contre le vieillissement, Brave New World est pour nous un paradis, c'est en fait exactement le monde que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre. »

Oui, nous sommes travaillés par ces pulsions de mort : on comprend que ce meilleur des mondes supprimerait toutes transmissions ; tout serait, comme éternellement, du pareil au même : « La société décrite par Brave New World est une société heureuse, dont ont disparu la tragédie et les sociétés extrêmes, et, répète Houellebecq, c'est exactement le monde dans lequel aujourd'hui nous souhaiterions vivre. » Il est beaucoup plus difficile de créer, d'inventer que de se laisser vivre au sens de se laisser couler. La transmission spirituelle demande à chacun le courage de ne pas accepter l'enlèvement dans des paroles de mort, elle exige un travail de liberté, un travail incessant et coûteux.

Non seulement la transmission est un courage à ne pas se laisser enfermer dans les servitudes volontaires, mais elle est aussi et surtout un sursaut, un rebond. Les conformismes, amplifiés par la médiatisation généralisée, sont de plus en plus envahissants. Or, transmettre un conformisme est l'inverse d'une transmission spirituelle : c'est enfermer dans un monde figé, stéréotypé. Quant aux intégrismes, ils indiquent une soumission au confort des appartenances, qu'elles soient ethniques, religieuses, raciales, corporatistes, soumission qui met l'être humain d'autant plus en danger qu'elle est comme naturelle à l'être humain, comme le disait La Boétie dans son *Traité de la servitude volontaire*. Un sursaut d'éthique de responsabilité est donc indispensable. Cette éthique, qui n'est pas si répandue dans la société, implique que l'on prenne du recul vis-à-vis de ce que l'on transmet, que l'on ne se contente pas d'apporter du prêt-à-penser et du tout-fait, que ce soit en éducation ou en d'autres domaines. Penser que tout ce qui est de tradition est résolument label de qualité pour une valeur ou un idéal peut amener à un ersatz de transmission spirituelle. Ainsi en est-il, par exemple, du bizutage ; même si le 20 janvier 1998, le Code pénal français punit expressément le bizutage, celui-ci demeure dans les esprits ; on veut en garder le principe, c'est-à-dire le devoir que l'on se donne de former la promotion qui vous suit, de lui transmettre à marche forcée les valeurs qui font qu'on participe à la corporation, afin de se sentir d'une seule âme en servant ces valeurs estimées universelles. Même si des bizutages ont pris un autre nom, il reste cette manière

d'amener l'autre à soumission, sous prétexte de baptême dans le groupe, en le faisant passer par les fourches caudines du ridicule et de l'humiliation. Cette soi-disant transmission, qui ne voit qu'elle n'est qu'une intégration obligée, une subtile perversion.

En matière de tradition, il y a une autre manière de travestir. Penser que l'on peut indûment transformer certaines traditions peut amener à perdre le sens d'une transmission spirituelle importante. Ainsi au sujet des rites qui accompagnent la mort. L'auteur du livre *Le souvenir des morts* (PUF, 1997), Jean-Hugues Déchaux, a bien montré dans son étude – et dans un article de *Libération* (6 octobre 1998) – que les nouvelles pratiques funéraires passent du mort « objet du rite », qui concerne avant tout le groupe, au mort « sujet du rite, assisté par le groupe ». Les pratiques funéraires veulent s'adapter à la personnalité du défunt : « Cette sorte de ritualité funéraire à la carte n'est pas sans évoquer le subjectivisme moral de notre époque ; chacun a désormais le droit d'organiser sa propre vie et sa mort en fonction de ce qu'il juge vraiment important et valable. » On ne se trouve plus, dès lors, devant du « rite » en tant que tel mais devant des « cérémonies », car « l'intention fondamentale qu'exprime le rite est celle de l'ordonnance de l'univers, des rapports des hommes entre eux et avec le cosmos ». Paraphrasant Hannah Arendt, J.-H. Déchaux demande qu'une continuité soit retrouvée « en assumant collectivement la marche du monde », bref en refondant « un monde commun » : « Comment transmettre lorsqu'on néglige l'affirmation symbolique d'un "ordre du monde", lequel suppose l'idée d'une permanence que la lignée a longtemps incarnée ? »

Il est temps maintenant de poser la question : comment peut se produire une réelle transmission spirituelle ? Si on la regarde du côté du transmetteur, l'une des conditions nécessaires réside dans un sens de la relativité. Je ne suis qu'un chaînon dans une suite historique, et qui plus est, un chaînon qui transmet aux gènes spirituels qu'il ne connaît guère. C'est l'un des deux grands paradoxes de la transmission : je vais transmettre des choses que je ne voudrais pas transmettre et ne pas transmettre des choses que je voudrais transmettre. C'est vrai sur le plan matériel : que deviendront mes « biens » dont je souhaite ou non la transmission, ces papiers, ces objets, ces lettres ? Mais c'est infiniment plus vrai encore sur le plan spirituel. Si l'expérience de la paternité, par exemple, est d'abord l'idée que l'enfant, c'est moi, c'est mon prolongement, on aperçoit très vite que l'enfant est autre que moi et que, par ailleurs, il est impensable – sauf à tuer spirituellement l'enfant – de le façonner à n'être qu'un autre moi-même. Il s'agit de susciter le devenir propre de l'enfant, de s'effacer devant l'enfant qui prend sa stature, qui porte en lui une promesse que l'on ne connaît pas et qui ne vous appartient pas. La

transmission se dérobe de toutes parts. La transmission spirituelle, c'est d'abord l'acceptation de n'être pas maître de la transmission.

Karl Mannheim avait imaginé, pour réfléchir à la culture, la possibilité d'un autre système biologique que le nôtre : toute une génération qui naît en même temps à une époque donnée et meurt en même temps dans sa totalité, puis une autre génération qui naît et meurt de même ; et il montrait que ce système entraînerait une tout autre culture que la nôtre. Mais justement, notre condition humaine est celle de la mort et de la naissance, du remplacement des générations personne par personne ; mort et naissance qui disent la discontinuité fondamentale de la transmission des individus les uns aux autres. Il y a rupture.

Or, notre époque est celle de la technique, qui ne supporte pas la rupture, la technique qui recuse, dans son accumulation, la mort et le deuil ; sa volonté de maîtrise veut la gestion du prévisible et n'accepte pas l'imprévisible des personnes humaines libres et mortelles. Or, comment dire à notre époque technicienne la transmission ? Comment lui dire ce que je peux d'abord transmettre, c'est son acquiescement à m'effacer avec grâce et vérité devant le suivant, comme ceux qui m'ont précédé se sont effacés devant moi ? *No future* est l'inverse de la transmission, comme l'est de même le refus d'avoir son âge, d'avancer en âge. Vouloir demeurer toujours jeune, ou s'accrocher aux pouvoirs légitimes qu'on a acquis – qui, en fait, vous ont été transmis ! –, n'est-ce pas là le premier péché contre l'esprit de la transmission ? La troisième métamorphose de Nietzsche est connue : l'enfant qui rit devant le roi nu alors que les autres font semblant de ne pas voir la nudité, c'est-à-dire le dépouillement que chaque être humain, nu dans sa condition mortelle, doit opérer.

Les grands transmetteurs spirituels – Socrate ou Jésus par exemple – semblent tout perdre en mourant : or, ces êtres montrent qu'ils sont capables de tout quitter, de ne rien retenir ; ils font toute confiance à autrui pour la suite ; ils avancent ainsi librement dans leur passion et leur mort. Peut-être la première valeur qui peut se transmettre en transmission spirituelle est-elle ainsi la confiance, la confiance en l'autre. Un homme et une femme qui commencent en amour se font confiance, d'emblée, *a priori*, en espérance ; de même dans la société où se transmet, par exemple entre deux peuples, au-delà des intérêts, un courant de confiance ; on prend le risque de l'autre ; on ne sait pas à l'avance. Et c'est parce que l'on ne sait pas exactement où l'on va qu'on pressent qu'il y a là un véritable chemin, une avancée, et qu'on pourra transmettre le relais. Vouloir tout prévoir, vouloir construire un empire pour mille ans comme le prônait Hitler, conduit à tout enfermer dans des prescriptions totalitaires qui cherchent à éliminer une race pour en faire dominer une autre. L'eugénisme – de plus en plus à nos portes – est une perspective qui



nie la véritable transmission spirituelle, celle qui promeut la liberté de l'autre qui s'appelle l'enfant, celui qu'il s'agit de faire advenir.

On sait que l'âge de 7-8 mois est capital dans la vie de l'enfant ; il demeure jusque-là en immédiateté avec sa mère ; il est alors nécessaire que le père vienne opérer une coupure entre l'enfant et sa mère, et que celle-ci le veuille. Après avoir transmis la vie, il y a cette seconde transmission qui se fait d'une tout autre manière ; la fonction paternelle sépare, interdit, dit « entre », parce qu'elle reconnaît les personnes ; car celles-ci ne sont pas objets de possession de l'autre mais distinctes les unes des autres. La transmission spirituelle, c'est toujours reconnaître l'autre, lui permettre de naître à nouveau et d'être lui-même ; elle requiert un effacement comme le poète Hölderlin l'a vu par rapport au dieu créateur lui-même : « Dieu a fait le monde comme les océans ont fait les continents : en s'en retirant. » « La vraie filiation, écrit Philippe Julien, psychanalyste (*Études*, novembre 1998, p. 475), est d'avoir reçu de ses parents le pouvoir de les quitter (...) Autrement dit, mettre au monde, c'est savoir se retirer de telle sorte que les descendants soient capables de se retirer à leur tour. »

Si l'on regarde maintenant du côté de celui à qui est transmis, comment peut-il arriver à recevoir d'un autre qui le précède ? Faut-il développer en lui des vertus d'humilité et d'accueil ainsi que des comportements de gratitude pour qu'il sache bien accepter ce qu'on lui donne et puisse en profiter au mieux ? C'est ici le second grand paradoxe de la transmission : celui à qui l'on transmet ne peut réellement intégrer ce qui lui est transmis que s'il est lui-même solide et résistant. Si celui à qui l'on transmet une valeur spirituelle n'est pas un être debout mais quelqu'un qui se réfugie dans une position infantile d'assisté, de vic-time larmoyante cherchant une providence maternelle, la passation ne pourra se faire car il ne sera pas à même de prendre en compte cette valeur et de la vivre en homme responsable.

Ce qui implique que le transmetteur doit être lui-même résistant et responsable. Freud a montré qu'un enfant ne peut grandir que s'il rencontre face à lui un véritable adulte, « un mur contre lequel faire rebondir sa balle ». Pour recevoir le mieux possible ce que je lui transmets, celui à qui je transmets a besoin que je ne lui fasse pas un don d'une manière paternaliste en forme de bienfaisance d'en haut, dans une sorte d'assistance secourable et généreuse ; il a besoin de pouvoir réagir, de se battre avec moi – comme dans la Bible, Jacob lutte avec l'ange –, de se confronter avec ce que je suis afin de devenir ce qu'il a à être : lui-même.

Un père, un éducateur, tout représentant de la loi, tout responsable d'institution, ont à être ces murs contre lesquels les jeunes peuvent faire rebondir leur balle. On a raison de parler de démission fréquente chez ceux-là qui devraient résister et qui plient au moindre vent de reproche ou de

contestation, ceux-là qui préfèrent séduire plutôt que d'être à leur place et d'avoir une pensée et une solidité propres, ceux-là qui, par le fait même, ne donnent pas aux jeunes des points de repère, les laissent en désarroi, terrain vague, terrain dans lequel prendront rapidement racine les germes de violence.

Il est nécessaire d'avoir devant soi des hommes politiques qui aient une pensée nette et cohérente ; sinon, on se trouve devant du ventre mou ; comment, alors, se faire sa propre opinion ? Un ventre mou absorbe l'autre, ne lui permet pas d'exister, le noie dans sa graisse floue – l'inverse d'une mère qui fait grandir en elle un enfant pour qu'il soit mis au monde. Il est nécessaire que les hommes politiques ne soient pas de simples pourvoyeurs de gratifications, au risque de faire vagir en infantilisation permanente la société tout entière.

Il est nécessaire qu'il y ait des institutions solides. Nous voyons la Russie d'aujourd'hui aller à vau-l'eau faute d'institutions dignes de ce nom ; mais ce qui est vrai au plan d'un État l'est à tous les échelons des institutions ; celles-ci ont à se faire respecter et, pour ce, doivent exister par elles-mêmes ; une politique, quelle qu'elle soit, ne peut s'établir purement et simplement à partir de sondages, d'audimat, de constats sociologiques et de chiffres économiques ; elle ne peut pas être un magma ou un amalgame confus où plus personne ne s'y retrouve, elle doit être une idée forte et visible, visiblement forte, fortement visible.

À partir du moment où quelqu'un accède à une responsabilité institutionnelle, il lui est requis de ne pas s'abandonner à tous vents d'opinion comme je ne sais quelle girouette mais d'indiquer clairement la direction. Les hommes politiques qui font avancer leur pays, leurs concitoyens, sont ceux qui prennent leurs responsabilités ; les pères qui laissent une trace, qui transmettent à leur postérité, sont ceux qui refusent d'être à la traîne de leurs enfants, qui ont le courage de leur résister. Il est des incestes spirituels devant lesquels Françoise Héritier a soulevé le voile : le non-respect de l'autre qui n'a pas atteint sa maturité, un non-respect fait, non pas d'actes extérieurement répréhensibles, mais fait de complaisance où l'autre est emprisonné. Une institution publique ou privée, politique ou parentale, ne peut rien transmettre spirituellement si elle ne respecte pas sa fonction, son être propre ; on comprendra, sans qu'il faille y insister, que cette autorité ne peut se réduire à de l'autoritarisme ; bien des hiérarchies qui paraissent puissantes ne sont que des colosses aux pieds d'argile ; jeunes – et moins jeunes – ne s'y trompent pas : les jeunes reconnaissent d'instinct si les représentants de l'institution qui sont devant eux ont, ou non, cette autorité morale qu'ils attendent, dont ils ont intensément besoin pour que le passage du relais puisse se faire, pour que la véritable transmission spirituelle se réalise, celle qui permet à des êtres de se structurer sur le plan psychique.

L'autorité, on l'a maintes fois répété en se référant à la racine de ce mot qui est signe de celui qui est « auteur », celui qui engendre, l'autorité nécessite de ceux qui l'ont reçue de leurs concitoyens, qu'ils soient fidèles à cette autorité qui leur a été transmise. Les politiques ont reçu de leur élection par le peuple de faire du politique et de la politique ; les juges ont à juger ; un directeur d'établissement scolaire ne peut pas ne pas diriger. Rien n'est pire que l'autorité qui se bafoue elle-même. Exercer l'autorité qu'on a reçue est un devoir dont on ne peut se dérober. Or, l'autorité a mauvaise presse et bien des détenteurs légitimes d'une autorité sont frileux à la mettre en œuvre ou essaient, d'une manière ou d'une autre, de s'en décharger.

Au Centre national de la médiation, nous assistons souvent à ces manœuvres, plus ou moins conscientes, de défaussement. Une autorité, pour n'avoir pas à se prononcer, à sévir, à sanctionner ou à paraître... autoritaire, procède à des mouvements tournants : elle met en place des « médiateurs » qui reçoivent les plaintes et doléances, forment tampon entre l'administration qui doit décider et les administrés, font gagner du temps, enlisent le problème. Ou encore telle entreprise publique se mettant à multiplier en son sein les « agents de médiation » ; ce qui risque d'accréditer l'idée qu'il faut s'arranger et composer avec ceux qui violent le droit des biens et des personnes, ce qui risque de faire perdre un peu plus à cette entreprise une réelle autorité qu'elle doit mettre en œuvre. Ce sont là des leurres, tous ces dispositifs par lesquels l'autorité s'évite le courage d'exprimer clairement ce qui fait loi et d'en montrer l'obligation. On aboutit ainsi à l'invention de toutes sortes de médiateurs qui ne pratiquent en rien de la véritable médiation mais sont là pour amuser la galerie, donner des solutions dont ils ne sont pas maîtres, faire croire qu'ils vont arranger des choses qui ne peuvent pas s'arranger, dont, justement, seule l'autorité peut décider. C'est vrai pour la justice et on se demande pourquoi on ne nomme pas davantage de juges pour enfants ou de juges aux affaires familiales, ce qui serait plus sain que de déléguer inconsidérément les problèmes à des médiateurs dits familiaux, peu formés, qui ne sont que des pseudo-thérapeutes, de pseudo-assistantes sociales, sinon même pseudo-notaires ou, comme le dit D. Soulez-Larivière, « des syndics de faillite familiale ».

Une autorité s'affaiblit à chercher des substituts, au lieu de mettre en œuvre ce que sa fonction exige. Et dans ce cas, elle empêche que la loi soit transmise en tant que telle. Il est nécessaire qu'il y ait meilleur accès des citoyens au droit, que s'établissent par exemple à ce titre des Maisons de justice. Mais ces mesures perdent en partie leur signification si on ne commence pas par le commencement : que l'autorité s'affirme en tant que telle, ni plus ni moins, qu'elle exprime son droit de juger, son devoir d'avoir à juger.

Notre définition de la médiation – elle consiste fondamentalement à créer des liens et susciter des solidarités – exprime que le travail de médiation n'est pas une tâche binaire où l'on apporte, d'en haut, de par ses connaissances ou ses ressources, quelque chose à autrui ; il est un travail de « tiers », de catalyseur où l'on permet une transmission, verticale ou horizontale, et surtout la transmission de la citoyenneté : lorsque des citoyens se transmettent les uns aux autres, de façon constante et continue, au cœur de la vie quotidienne, se transmettent une volonté et une pratique de citoyenneté, une façon d'assumer ensemble la vie en société, la vie de la cité.

Des éducateurs peuvent se sensibiliser à cette manière indirecte d'aider à la transmission. *Le Monde de l'éducation* de novembre 1998 a consacré un dossier spécial à la famille ; plusieurs articles ont été écrits, avec un sous-titre général : « Transmettre ». L'un de ces articles relate ce qu'ont fait deux enseignants d'un collège de banlieue parisienne : ils ont demandé à leurs élèves, pour la plupart issus de familles immigrées, d'écrire sur la vie de leurs ancêtres ; et cet atelier a accompli une véritable fonction de transmission de mémoire familiale, mémoire qui devient support d'identité.

Mais la mémoire ou la médiation ne sont pas des institutions ; et la médiation n'a pas d'autorité en tant que telle ; elle ne peut valablement jouer son rôle que si l'institution joue le sien et ne doit surtout pas prendre la place de l'institution.

Il ne peut y avoir transmission qu'arc-boutée à l'institution. Sinon, la transmission est une sorte de toile floue sans cadre et qui ne tient donc pas debout. Un mouvement s'est fait, heureux, dans notre siècle, qui a permis à beaucoup d'êtres humains de ne plus se voir imposer de l'extérieur des normes écrasantes mais de pouvoir créer par eux-mêmes leurs propres repères. Mais cette décision, en conscience de soi, de construire sa propre vie, crée une sorte de déchirure, que Julia Kristeva a fort bien analysée dans son livre *Contre la dépression nationale* (Textuel, 1998). Elle y rappelle la nécessité « de la limite et de l'interdit » pour nous protéger des attaques pulsionnelles et assurer le jeu créatif des pulsions » (p. 38) ; et elle ajoute : « Il n'y a pas de révolte sans interdit. Sinon, contre qui se révolter ? » Paradoxe révolte qui permet à un être de s'habiter lui-même, de prendre corps, de devenir personne à part entière, un être conscient de ses responsabilités. Qui ne voit, alors, qu'il dépend d'abord des adultes que la transmission se fasse : à eux d'oser la confrontation, de restaurer des règles, d'assumer leurs responsabilités. Selon un sondage IFOP-Express (juin 1998), 74 % des Français estiment que « les parents assument de moins en moins leurs obligations et leurs responsabilités à l'égard de leurs enfants ». Louable prise de conscience ; mais il s'agit maintenant de passer à l'acte, ce qui est la véritable transmission spirituelle. ■